

DIVUS JULIUS CAESAR

« De li altri due ch'anno il capo di sotto,
quel che pende dal nero ceffo è Bruto :
vedi come si storce e non fa motto ; e
l'altro è Cassio che par si membruto ».

Dante, *La Divina Commedia*, Inf., XXXIV,
vv. 64-67.

« Quand aux deux autres qui ont la tête
dessous, celui qui pend de la mâchoire
sombre, c'est Brutus : vois comme il se tord
et ne dit mot : l'autre est Cassius dont le
corps paraît si dru ».

VIRGILE met les paroles suivantes dans la bouche d'Anchise : — « Voilà l'homme, voilà celui dont tu as si souvent entendu l'arrivée promise, César Auguste, fils d'un dieu, qui fondera de nouveau l'Age d'Or dans les champs où Saturne jadis a régné et qui étendra son empire jusque sur les Garamantes et sur les Indiens » (*Énéide*, VI, vv. 791-795). Le « dieu » dont il est parlé ici, est, comme on le sait, Jules César lui-même, qui, n'ayant jamais eu de fils, adopta son neveu Octave. Ailleurs, le même poète donne indirectement le même titre à celui-ci également : — « Oui, et toi aussi, César, dont nous ne savons quelle assemblée des dieux demandera bientôt la présence » (*Géorgiques*, I, vv. 24-25). En rapport avec ces deux citations, il y en a une troisième, cette fois-ci de Shakespeare, qui ne nous semble pas sans intérêt : — « Si j'étais comme vous-mêmes », dit Jules César, « il n'y aurait chose plus facile que de me faire changer ; si je pouvais prier que quelque chose soit changé, c'est par la prière que l'on me changerait. Mais je suis constant comme l'étoile du Nord dont la qualité fixe et permanente n'a pas de pareille dans les cieux. Le firmament est peint d'étincelles sans nombre ; elles sont toutes de feu et chacune est bril-

lante, mais parmi toutes il n'y en a qu'une seule qui garde sa **place** ; et c'est ainsi dans le monde ; il est bien fourni d'**hommes**, et les hommes sont chair et sang et participent à l'**intelligence**, mais de tout leur nombre je ne connais qu'un seul **qui**, à l'abri de toute atteinte, tient son rang, inébranlable : **et que** c'est moi qui le suis, du moins, laissez-moi le montrer **dans** cette question même, — je fus constant pour exiler **Cimber**, je suis constant pour le laisser ainsi » (*Jules César*, acte II, scène I, vv.55-72).

On peut dire que, dans les pays traditionnels, toute forme de gouvernement a son symbolisme particulier ; une des formes les plus répandues à une époque fut précisément celle de l'empire, dont, à part l'empire romain ici en question, on trouve des exemples aussi éloignés les uns des autres que ceux de la Chine et du Japon en Extrême-Orient et ceux du Mexique et du Pérou en Extrême-Occident. Or, quoique chaque organisation de ce genre ait des modalités qui la distinguent de toute autre, une des caractéristiques que toutes ont en commun est leur façon d'insister sur la position centrale de l'empereur lui-même, celui-ci étant regardé comme le pivot immobile autour duquel tourne tout l'empire. C'est pour cette raison qu'en Chine non seulement l'empereur devait habiter dans sa capitale qui devenait, par ce fait, le centre de l'empire chinois, mais son palais même était géographiquement situé au centre exact de cette capitale, et la salle d'où il exerçait sa fonction impériale était au centre de ce palais ; en outre, l'entrée principale de ce dernier était appelée la « Porte de Midi », c'est-à-dire du moment où le soleil a atteint le milieu de son parcours journalier (1). Ainsi l'empereur en Chine était un symbole vivant de la Divinité, et c'est là la raison pour laquelle on l'appelait le « Fils du Ciel ». Au Japon, le Mikado est dit être

1. A l'époque des premières dynasties, l'empereur habitait, aux quatre différentes saisons de l'année, quatre différentes capitales, nommées d'après les quatre points cardinaux ; on a encore une fois le même symbolisme, mais pris d'un autre point de vue, l'empereur étant ici le centre qui est partout et nulle part.

descendu du soleil, comme le pharaon de l'antique Egypte, et quand il sort, on doit baisser la tête, si l'on est dans la rue, et quitter les toits et toute fenêtre qui n'est pas au rez-de-chaussée pour ne pas être situé plus haut que l'empereur et aussi pour ne pas le voir, le point auquel il correspond étant au-dessus de la manifestation. Nous avons tenu à donner ces deux exemples pour montrer que, dès lors qu'il s'agit d'une personnification humaine de la Divinité, il n'est que naturel que le personnage ainsi choisi soit traité comme divin, sans quoi il n'y aurait nulle raison pour utiliser ce symbolisme ; il y a là une raison suffisante pour que Virgile parle d'une telle façon des deux premiers Césars (1). De même que ses équivalents ailleurs, l'empereur romain devait être pris comme symbole du point central, c'est-à-dire comme incarnation de la stabilité et de l'équilibre ; et ceci d'autant plus que l'empereur était également *Pontifex Maximus* et réunissait ainsi en lui et l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel.

Il nous semble que cette interprétation est bien suffisante pour montrer la signification des passages comme ceux que nous venons de citer de Virgile, mais il y a un autre aspect de la question : jusqu'à quel point le personnage qui a occupé une telle fonction était-il ou n'était-il pas effectivement digne des hommages et du respect que lui rendaient ses sujets en tant que symbole ? Si le symbole vaut mieux que le manque de symbole, un symbole qui est, en quelque sorte, identique à la chose symbolisée elle-même vaut évidemment beaucoup plus encore, c'est-à-dire que, pour un empire dont l'empereur possède effectivement l'état spirituel symbolisé par son titre, il y aura un avantage pareil à celui que, dans

1. Evidemment, Jules César ne fut lui-même jamais empereur, mais il était le premier César et celui dont l'œuvre préparatoire a peut-être plus contribué à la fondation de l'Empire que toute autre ; de plus, il était le père adoptif d'Auguste, et il est à remarquer que, dans l'histoire d'une nouvelle dynastie, c'est l'ancêtre de son premier représentant qui est souvent plus important que celui-ci lui-même, puisque symboliquement l'ancêtre est pour la dynastie elle-même ce que sont ses empereurs pour tout l'Empire ; de ce point de vue, l'empereur devient l'équivalent de l'Être Pur, tandis que l'ancêtre correspond au Non-Être.

un autre domaine, a pour un disciple, un maître spirituel véritable sur quelqu'un qui n'est que son représentant, ainsi que l'a indiqué M. F. Schuon dans cette revue même (1) ; et quand Confucius dit que les anciens, pour bien gouverner leurs royaumes, atteignaient tout d'abord à la Connaissance et qu'après cela tout était stable et à sa propre place, il ne fait qu'en donner la preuve. En effet, dans l'antiquité, il semble que, si cela n'était pas toujours le cas, cela l'a souvent été (2) ; ce qui étonnerait serait de trouver un exemple de l'identité dont nous parlons aussi tard qu'à l'époque de l'empire romain ; mais nous pensons que c'est précisément cela qui est impliqué dans notre dernière citation, celle de Shakespeare, puisque celui « qui, à l'abri de toute atteinte, tient son rang, inébranlable », est une description très exacte de quelqu'un qui voit toute chose dans « l'éternel présent ».

On sait que l'existence d'organisations ésotériques reste généralement cachée, mais il arrive des moments, soit de désordre, soit de dégénérescence générale, où elles se sentent plus ou moins forcées d'intervenir, parfois directement, parfois indirectement, dans les affaires publiques ; en Italie, l'époque troublée du dernier siècle avant Jésus-Christ semble avoir été un de ces moments ; et l'on peut supposer que les dirigeants secrets de l'Etat romain soient intervenus presque ouvertement dans la politique par l'intermédiaire de Jules César lui-même, qui aurait ainsi joué un rôle analogue à celui qu'a joué avant lui Alexandre et qu'allait jouer après lui Charlemagne.

1. Voir *Etudes traditionnelles*, numéro de novembre-décembre 1939, *Considérations générales sur les fonctions spirituelles*, pp. 350-357.

2. Pour cette question en général, voir *Etudes Traditionnelles*, l'article de M. A. Coomaraswamy, dans le numéro spécial sur le Folklore, p. 286 et suivantes, et aussi la note qu'il y ajoute dans *ibid.*, numéro de février 1940, p. 81, où il dit que « le Pharaon était regardé comme étant né — tout à fait littéralement — du Soleil et d'une mère humaine ». Cette identité s'appliquait jusqu'à des domaines plus inférieurs : ainsi, les prêtres romains étaient appelés *pontifices* ou « constructeurs de ponts », ce qu'ils ne furent pas dans les temps dits historiques, mais il est très probable qu'antérieurement ils l'étaient en effet, car il y a eu des ponts sacrés en Italie jusqu'à une période assez récente.

La vraie portée de la citation de Shakespeare (1) doit maintenant être plus claire. De même, les vers que nous avons cités de Virgile auraient encore plus de force si ceux qu'il appelle des « dieux » l'étaient non pas seulement à cause du symbolisme de leur position sociale, mais effectivement. Il n'est peut-être pas sans rapport avec notre question que Dante place Jules César dans le premier cercle de l'Enfer avec, entre autres, des personnages aussi différents qu'Hector, le Brutus qui chassa les Tarquins, Saladin, Héraclite et Averrhoès ; au fond, nous avons ici un des passages de la *Divine Comédie* qu'il s'agit de transposer ailleurs pour leur donner leur vraie situation, et qui n'est placé ainsi que pour les mêmes raisons qui ont forcé l'auteur de cacher tant d'autres choses, car il est évident que nous sommes devant une reconnaissance, quelque voilée qu'elle soit, de l'unité des traditions (2). Ailleurs, dans ce même poème, Auguste est appelé « le Clément » et Tibère est spécialement loué parce que ce fut sous lui qu'eut lieu la crucifixion du Christ. On se rappellera aussi que Dante croit à l'origine divine de l'empire romain et qu'il ne semble pas faire de distinction entre l'antique empire césarien et le saint empire chrétien, ce qui

1. La pièce dont nous avons tiré notre citation ne semble pas non plus avoir jamais été vraiment comprise, car on prend César, d'habitude, comme un orgueilleux, tandis qu'il y est dépeint comme un grand homme, pleinement conscient de sa grandeur, ce qui n'est pas du tout la même chose.

2. Il y a d'autres personnages, tels Muhammad, Ali et l'Empereur Frédéric II, que Dante met dans l'Enfer, mais qui, étant donnés les rapports étroits entre l'Islam et le poète florentin (voir René Guénon, *L'Esotérisme de Dante*, pp. 46-56), rend la situation des deux premiers assez énigmatique : quant à Frédéric II, ailleurs, dans son *De Vulgari Eloquentia*, I, 12, Dante l'appelle « héros illustre », et puisqu'il est fort probable que c'est précisément cet empereur qui fut l'ancêtre spirituel des « Fidèles d'Amour », dont on sait que Dante était membre, il est évident que lui non plus n'appartient pas à l'Enfer. Pour Muhammad et Ali, Aroux (voir son *Dante Héretique. Révolutionnaire et Socialiste*, Editions Nielaus, Paris, 1939, pp. 147-148), sans très bien comprendre la portée de ce qu'il avait découvert, a prouvé d'une façon assez concluante que c'est vraiment Robert Guiseart, roi de Naples, et son fils Jean, qui sont masqués sous les noms du Prophète de l'Islam et de son quatrième successeur. La question de Frédéric est plus difficile à résoudre, mais il est bien possible qu'il soit lui-même ailleurs dans le poème, caché sous un autre nom, car il y a beaucoup de personnages qu'on n'a jamais pu identifier. Nous avons cité ces deux exemples pour montrer combien Dante est difficile et pour appuyer ce que nous supposons quant à la transposition du passage entier à un autre endroit, vraisemblablement au Paradis.

explique pourquoi ce dernier s'appelait le Saint Empire Romain et non le Saint Empire Chrétien. Voilà encore une raison pour supposer que celui qui fut le vrai fondateur de cet empire, ainsi divinement établi, ait été plus qu'un simple conquérant comme les biographes de Jules César le représentent d'habitude. En tout cas, c'est ainsi que la littérature traditionnelle a compris son caractère.

L'histoire elle-même ne s'oppose pas non plus à une pareille interprétation ; bien au contraire, elle devient plus explicite, si César est envisagé de cette façon. Il y a un fait d'une importance capitale pour la vraie compréhension de son rôle, mais que la plupart de ceux qui se sont intéressés à sa vie n'ont fait que constater sans aucunement en tirer les implications : c'est que Jules César devint *Pontifex Maximus* en l'an 63 avant Jésus-Christ ; ainsi il a occupé la fonction spirituelle la plus élevée de la hiérarchie romaine dix-neuf ans avant d'être assassiné. La vraie importance de cette fonction n'a peut-être jamais été comprise et ne le sera sans doute jamais, faute de renseignements suffisants, mais l'on sait que le collègue des *pontifices* avait été institué pendant l'époque des rois, probablement par Numa Pompilius, et si le titre de roi fut aboli, celui de *Pontifex Maximus* resta intact ; et puisque dans l'antiquité, en général tout office sacerdotal impliquait un côté ésotérique, il n'y a pas de raison pour supposer que celui-ci fut une exception, étant donné qu'il survécut quand celui de roi disparut (1). On comprendra maintenant combien peu importantes pour Jules César étaient ses conquêtes et ses œuvres littéraires par comparai-

1. On objectera peut-être que le titre de *Pontifex maximus* appartient encore aujourd'hui au Pape dont la fonction est actuellement exotérique, et que, par conséquent, l'office en question a toujours été de cette nature ; mais cet argument ne serait nullement concluant, puisque l'on pourrait aussi bien dire que, au contraire, la survivance du titre de *Pontifex Maximus* est plutôt une preuve que la Papauté a elle-même été autre chose à son origine. On pourrait ajouter en cette connexion qu'au Moyen Age Jules César est parfois représenté comme un évêque, notamment dans *Les Faits des Romains* ; ailleurs, dans le *Trésor* de Brunetto Latini, il est dit être " li premiers empereurs des Romains „ une erreur historique qui, au fond, est moins fautive peut-être que beaucoup d'autres constatations plus exactes.

son avec son rôle de chef spirituel de tout l'empire romain et avec ce que ceci implique de qualités spirituelles. Si cette interprétation de son rôle d'intermédiaire est admise, plusieurs faits de sa vie sont expliqués par là : quand il était en difficultés avec le puissant Sylla, ce furent les Vestales (1) qui empêchèrent qu'il fût mis à mort ; puis, le fait qu'il institua un nouvel ordre de prêtres, les *Juliani*, à la tête desquels était Marc Antoine ; en outre, l'histoire mystérieuse de la légion gauloise *Alavda* ou « l'alouette », qu'il fonda chez un peuple qui avait bien des raisons de lui être hostile, et dont, au contraire, les membres lui étaient absolument dévoués, légion dont ses rivaux ignoraient entièrement l'existence, tant le serment, prêté secrètement à César, était bien gardé. De plus, on se souviendra que certains prétendaient qu'il souffrait d'une maladie que la postérité a diagnostiquée comme l'épilepsie, car il est raconté qu'on le voyait parfois assis dans sa tente, blême comme un mort et tremblant doucement, sans réagir à quoi que ce soit, et que cet état durait des heures ; or, il y a un autre personnage, d'un ordre encore plus élevé, pour lequel on a fait un pareil diagnostic, car les ennemis du Prophète Muhammad en disaient autant de lui ; il semble dans les deux cas qu'il s'agit de l'état de *samādhi* des Hindous, que l'on pourrait peut-être décrire comme un avant-goût, pour ainsi dire, de l'Union Suprême elle-même (2).

Pour comprendre la vraie portée de cette intervention, il faut être un peu au courant de la position des Vestales et de l'influence dont elles jouissaient : leur fonction était très intérieure, pour ainsi dire ; elles avaient des privilèges exceptionnels et les grands eux-mêmes les consultaient ; par contre, si l'une d'elles manquait aux conditions de son office, la punition était extrêmement sévère, car, pour certaines infractions, on les enterrait vivantes.

2. On aura déjà aperçu pourquoi César voulait se faire déifier de son vivant même. Quant à Auguste, son cas est beaucoup moins facile à préciser, surtout parce que les faits de sa vie ont été encore plus falsifiés par la postérité que ceux de son père adoptif, et des bruits malicieux, trouvés souvent même dans l'histoire officielle, ont obscurci d'autres détails plus intéressants. Toutefois, une chose semble certaine : c'est qu'il était très conscient de sa fonction et de ce qu'elle représentait, et qu'il en comprenait très bien la valeur symbolique. C'est pour cette raison, sans doute, qu'il se laissait appeler *princeps*, évitant ainsi le nom détesté de roi et, néanmoins, retenant un titre au sens très approprié ; s'il a défendu qu'on lui érige des

Virgile, il nous semble, n'a nullement exagéré en faisant descendre la race des Césars de « Iulus, fils d'Enée, car si elle ne l'était pas en fait, elle l'était pourtant dans le sens spirituel qui est beaucoup plus important ; il semblerait aussi que Dante avait bien raison de mettre Brutus et Cassius dans son Enfer, près de Judas Iscariote, entre les mâchoires mêmes de Satan.

ADRIAN PATERSON.

statues, comme on le faisait pour les dieux, il a tout de même permis à Virgile et à Ovide de lui accorder le titre de *divus*. L'allusion que fait le premier, dans notre citation, au retour de l'Age d'Or semble, à des oreilles modernes, exagérée, quoiqu'il puisse très bien y avoir là un sens ésotérique, comme, d'ailleurs, dans toute l'*Enéide* ; mais, même en le prenant littéralement, on ne peut pas nier que la *pax romana* fut quelque chose d'assez étonnant, étant données les conditions cycliques du *Kali-Yuga*, et qui ne peut, sans doute, être expliqué que par la proximité temporelle du neuvième *avatāra* : ce n'est pas pour rien non plus qu'on fermaît les portes du temple de Janus, et si on les ferma pendant le règne d'Auguste, c'est parce que, dans la mesure de la possibilité de son époque, il avait rétabli l'harmonie et l'équilibre. D'ailleurs, dans les légendes du Moyen Age, on trouve que lui et sa cour jouent un rôle assez impressionnant : il est dit être le possesseur d'un vaste trésor, et l'on se rappellera que le trésor symbolise la Connaissance (voir Gower, *Confessio Amantis*, V, v 4731), tandis que Virgile est souvent figuré comme un magicien, ce qui fait penser à Arthur et à Merlin des récits celtiques. Dans le *Cymbeline* de Shakespeare, Cymbeline lui-même, sous la mauvaise influence de sa femme, refuse de payer le tribut dû à Auguste ; mais il finit par le faire, quoique son armée ait vaincu les légions romaines envoyées pour le subjurer ; il s'explique par ces mots : « Quoique nous soyons le vainqueur, nous nous soumettrons à César et à l'empire romain : nous promettons notre tribut habituel que notre reine malveillante nous avait incité à refuser ». Il est ici question du symbolisme de l'argent et du tribut en particulier, c'est-à-dire de rapports, non politiques, mais spirituels, puisque l'argent est un symbole de l'influence spirituelle que seule l'autorité sacerdotale pouvait répandre. Alors, le refus de Cymbeline aurait constitué une révolte spirituelle : et ce n'est que quand la reine est morte, qu'il voit ce qu'il a fait et se soumet. On a l'impression qu'Auguste est pris ici comme un symbole du Roi du Monde, ce qui serait tout à fait justifié, vu le sens qu'avait le mot *Mundus* pour les peuples de la Méditerranée dans cette période (voir *Études Traditionnelles*, numéro de mars 1940, F. Schuon, *De l'Exotérisme*, p. 64, note 1). Une dernière remarque : il n'est peut-être pas sans signification qu'Auguste ainsi que Julius figurent encore dans le calendrier européen.